

Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue Rouyn des yeux, Rouyn du coeur

Yves Rousseau

Volume 8, Number 3, April–May 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34293ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rousseau, Y. (1989). Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue : rouyn des yeux, Rouyn du coeur. *Ciné-Bulles*, 8(3), 38–40.

Yves Rousseau

Rouyn des yeux, Rouyn du coeur

■ Il faisait froid cette année à Rouyn-Noranda, il y avait de

la neige, enfin, juste assez pour se croire au nord, même si l'ambiance du septième Festival international du cinéma en Abitibi-Témiscamingue est aussi chaleureuse, pour ne pas dire tropicale, que par le passé. Je me suis consacré uniquement aux films, négligeant la kyrielle d'activités concoctées par les dynamiques organisateurs du festival. Ce choix cornélien se justifie par une équation complexe où les variables temps, énergie disponible, repos (aléatoire) et intérêt des films au programme se disputent la volonté du critique de cinéma.

Je vous parlerai donc des films, qui sont la raison d'être de tout cela, et plus particulièrement de la sélection québécoise, abondante, avec un grand nombre de primeurs. Il faut dire que les films québécois avaient beau jeu face à une sélection de longs métrages internationaux fort moyenne, l'heureuse exception était **Encore** de Paul Vecchiali, qui reçut un accueil décevant du public abitibien et carrément hostile de certains journalistes.

Le film d'ouverture était **Pelle le conquérant** du Danois Billie August, palmé lors du dernier Festival de Cannes. Une palme d'or qui me semble davantage due à des raisons humanitaires (thème de l'émigration, grand sujet social de l'heure) qu'à des raisons esthétiques. **Pelle le conquérant** est un film aux belles images, qui abuse un peu des effets de brouillards matinés de lumière nordique, filmé d'une manière fort sage et interprété correctement. Bref, un représentant de la tendance humaniste académique qui est récompensée à Cannes à peu près tous les deux ans; le dernier avatar étant **The Mission**. Chose étrange, nous avons eu droit à une version dou-

blée en français alors que le réalisateur, Billie August, présent à Rouyn-Noranda, déclarait à qui voulait l'entendre qu'il se battait pour tourner en danois malgré les pressions du marché. On aurait bien aimé l'entendre, cette langue danoise.

□ Animation

À Rouyn-Noranda, l'animation à bon dos. Cette branche du cinéma semble prendre un essor irréversible, le film-symptôme étant **Who Framed Roger Rabbit?** à l'échelle américaine (donc mondiale) et, dans une moindre mesure le célébrissime **L'Homme qui plantait des arbres**, gagnant du prix Télébec destiné au meilleur court ou moyen métrage du Festival en 1987. Louis Dallaire, responsable du volet animation du festival est allé chercher des oeuvres animées aux quatre coins du monde avec notamment une sélection de sept films primés à Zagreb au printemps dernier, deux films du Portugais Abi Feijo, quelques bandes italiennes (une très bonne surprise, Bruno Bozzeto n'est pas seul), une série de classiques de l'âge d'or du *cartoon* américain dont un Tex Avery et naturellement, un contingent de productions locales où l'Office national du film se taille la part du lion.

Révélation italienne en la personne de Guido Manuli dont les courts métrages présentés (**Incubus**, 1985 et **Juste un baiser**, qui remplaçait +1-1) sont des bijoux d'humour noir. Dans **Incubus** nous assistons au cauchemar d'un homme qui, selon le principe des poupées russes, ne se réveille que pour s'apercevoir qu'il est dans un nouveau cauchemar et ce, *ad infinitum*. **Juste un baiser** met en scène un dessinateur victime de ses fantasmes érotiques qui s'est dessiné une Blanche Neige dans le but avoué d'abuser du personnage disneyen. Les sept nains ne l'entendent pas de cette façon et défendent l'honneur de leur protégée en trucidant le dessinateur dans un bain de sang d'une réjouissante sauvagerie, révélant l'aspect sado-masochiste latent du conte qui était soigneusement gommé par Walt Disney. Ce procédé de détournement me rappelle le **Screwball Squirrel**, l'écureuil fou de Tex Avery qui torturait un gentil petit écureuil tout droit sorti d'un film de Disney. Guido Manoli est un cinéaste d'animation à découvrir.

A Noite Saiu a Rua, 1987, du Portugais Abi Feijo, est une autre réussite. Réquisitoire politique contre la dictature et la loi du silence qu'elle



Incubus de Guido Manuli

GRAND PRIX
DU PUBLIC :
Salut Victor!
d'Anne Claire Poirier
(Québec)

PRIX TÉLÉBEC DU
MEILLEUR COURT OU
MOYEN MÉTRAGE :
Sortie 234
de Michel Langlois
(Québec)

implique, le film révèle des scènes de la vie courante sous l'oppression, qui rode comme une menace sourde. Les personnages schématisés, semblent pourtant doués d'une existence concrète, d'un passé, d'une histoire qui refuse de se faire oublier. Bien sûr il y a eu la Révolution des Oeillets, mais le fascisme de Salazar n'est pas si loin, et la liberté est à la fois aussi belle et aussi fragile que l'oeillet qui tombe dans les derniers instants du film.

Le comble du kitsch est atteint par **Paradis** de l'Américaine Marcy Page. Fantômes à rabais, érotisme bidon, utilisation caricaturale (et qui se prend au sérieux) d'un melting-pot mythologique mal digéré. Les statues deviennent des princes charmants qui deviennent des serpents (quelle symbolique recherchée, message: mâle-serpent-bite-dangereux-mais-protecteur-et-pas-méchant-dans-le-fond). Pendant ce temps la belle se prélassait dans une fontaine, attendant d'être cueillie par un brave cavalier ailé pour s'envoyer en l'air dans les airs sur fond de châteaux au style incertain. De plus, le dessin est académique et sent la sueur dépensée en pure perte afin que l'image d'une femme ressemble à une femme. L'imagination vaincue par les clichés. Les 12 minutes du film m'ont paru longues (et lourdes) comme un train de marchandises. L'indigence de **Paradis** était d'autant plus évidente que le film suivant était le très beau **Nocturnes** de François Aubry, qui lui aussi touchait quelque peu les thèmes mythologiques de manière ostensiblement plus réussie. **Nocturnes** est un film dense et concentré que l'on peut savourer au fil de multiples projections en étant chaque fois captivé par de nouveaux détails. C'est un film vertical, qui plonge aux sources de l'inspiration musicale pour aboutir, paradoxalement, vers une montée cosmique. Depuis Kubrick, l'espace avait rarement été aussi bien représenté au cinéma. Ici, la perfection technique n'est jamais pure démonstration de virtuosité, elle ne sert qu'au surgissement de l'émotion.

□ Courts et moyens métrages

Sortie 234 de Michel Langlois, plus connu comme scénariste, pour notamment Léa Pool et Jacques Leduc, est révélateur d'un talent certain de metteur en scène. Michel Langlois manifeste un sens de l'espace qui transfigure la campagne québécoise au son de **la Tosca**, doublé d'une excellente direction d'acteurs. Le trio-triangle de

Sortie 234, interprété par Roy Dupuis, Élise Guilbault et Jean l'Italien (particulièrement convaincant dans le rôle de Frank, qu'on sent prêt à exploser à chaque instant et qui charrie déjà toute une histoire dès qu'il apparaît sur l'écran) s'intègre avec bonheur dans le projet esthétique rigoureux (mais sans maniérisme) de Michel Langlois.

Comme deux gouttes d'eau de Diane Létourneau, documentariste chevronnée, aborde l'univers singulier (hé oui) des jumeaux identiques. À travers trois couples (deux de frères et un de soeurs), Diane Létourneau traque ses jumeaux et leur entourage pour dresser le portrait d'un type étonnant de relation humaine, fondée sur une proximité telle qu'elle en devient étouffante pour les jumeaux (c'est le cas des deux soeurs) ou pour leur entourage (c'est le cas des frères Arsenault) mais passe à un stade complètement hallucinant lors d'une convention de jumeaux identiques aux États-Unis. On y voit défiler un régiment d'êtres humains cotoyés par leur double, vêtu de la



Élise Guilbault et Jean l'Italien dans **Sortie 234**

même façon, marchant au même pas pendant que la narratrice parle d'un monde uniquement constitué de doubles. À faire frissonner.

Alain D'Aix continue de porter le flambeau de la caméra politique avec **les Îles ont une âme**, qui est un autre jalon d'une fresque créole en pleine constitution; je pense ici à **Nous près, nous loin et Vivre en créole** du même auteur. Étonnant mariage de haute technologie et de poésie incantatoire, **les Îles ont une âme** est un voyage entre deux Îles (Montréal et Haïti) deux voix, celles du poète en exil Anthony Phelps et de la chanteuse et comédienne Toto Bissainthe. Le retour d'Anthony Phelps sur la terre natale nous fait découvrir un Haïti des profondeurs, sa culture, ses légendes et son histoire, sa peinture et surtout les êtres qui peuplent la perle noire des Antilles. Ce peuple qui a soif de justice et de démocratie peut nous donner des leçons de courage et de ténacité, perdus de confort que nous sommes, faisant notre petit crachat dans l'urne à tous les quatre ans, oubliant que dans plusieurs pays, des gens se font tuer pour aller voter.

Le Marchand de jouets est un téléfilm d'une heure (puisque une heure-télévision dure 47 minutes, publicité oblige, nous a précisé le réalisateur Paul Tana). Cela commence comme **Stranger On a Train** d'Alfred Hitchcock et vire presque en **North By Northwest**. Un homme, Charles, marchand de jouets misogynne et misanthrope, rencontre une belle inconnue dans un train pour Toronto. Marianne et son enfant Paulo viendront brouiller les cartes de ce qui n'était qu'un banal voyage d'affaires et le marchand de jouets devient un *homme sous influence* manipulé à son corps défendant. Humour, ironie et guerre des sexes sont au rendez-vous de ce téléfilm léger, bien défendu par Gilbert Sicotte et Marie Tifo.

□ Longs métrages

Les longs métrages québécois présents à Rouyn-Noranda se divisaient grosso-modo en deux catégories. D'un côté les poids lourds: coprodes au budget multi-millionnaire à distribution internationale comme **les Tisserands du pouvoir I** de Claude Fournier, **les Portes tournantes** de Francis Mankiewicz et **À corps perdu** de Léa Pool. D'autre part des téléfilms tournés en 16 mm avec un budget dans les six chiffres. Entre ces deux catégories, un objet à part, un film vraiment

unique: **le Grand Monde** de Marcel Simard, dont nous pensons beaucoup de bien (voir critique dans ce numéro).

Ce clivage semble devenir la règle qui s'imposera dans les années à venir pour les longs métrages de fiction québécois. Quelques films à gros budget spécifiquement conçus et réalisés pour le grand écran (quoique **les Tisserands du pouvoir I** ressemble davantage à un téléfilm de luxe et passera certainement mieux en mini-série) mais dont le nombre est nettement insuffisant pour assurer le plein-emploi dans la profession et dont le processus de réalisation s'échelonne souvent sur plus de deux ans entre l'écriture et la sortie en salle.

Puisqu'il faut bien occuper les réalisateurs, producteurs, scénaristes, acteurs, techniciens, distributeurs, diffuseurs, exploitants, avocats, relationnistes, journalistes, faiseurs de *plogue*, critiques, fonctionnaires et spectateurs; le Québec s'est mis à l'heure du téléfilm, suivant une tendance mondiale de l'industrie.

D'après ce que nous en avons vu, le téléfilm québécois sera basé sur un scénario *social* abordant des problèmes d'actualité: situation des handicapés (« **T'es belle, Jeanne** »), retraités (**Salut Victor!**, **Des amis pour la vie**), violence conjugale (**l'Emprise**), reconnaissance sociale (**Onzième Spéciale**). On saupoudre le contenu social de valeurs *universelles* comme l'amour, la solitude, la recherche du bonheur, la tolérance et l'amitié. À quand le thème de l'ambition dévorante et de la volonté de puissance jusqu'ici chassée gardée des téléromans? Les personnages des téléfilms sont sympathiques et débrouillards, la structure scénaristique linéaire, la musique omniprésente, le filmage propre mais qui évite les effets d'écriture marqués et à la fin du film tous les problèmes semblent résolus, comme par miracle sauf pour **Onzième Spéciale**. Ce n'est pas que les téléfilms soient mauvais, c'est qu'ils semblent calibrés pour secouer le moins possible le consensus social et surtout, ne pas réveiller le zappeur qui sommeille en nous, tout en mettant assez de gomme pour capter l'attention du consommateur en puissance qu'est le téléspectateur. Sans exiger des téléfilms comme **Tu ne tueras point** du Polonais Kieslowski, qui lui, fait plutôt dans l'électrochoc, il faut se demander si le cinéma québécois n'y perd pas à la longue, en se cantonnant aux médecines douces. ■